

Une juste reconnaissance



Ils incarnent
l'honneur
de la France



Ils s'appelaient Joséphine, Marie, Blanche et Marius et vivaient en Sud-Grésivaudan pendant la Seconde Guerre mondiale. Par leur courage et leur humanité, ils ont sauvé des enfants juifs. Ils sont parmi les Justes de France auxquels Jacques Chirac vient de rendre hommage

Quiconque sauve une vie sauve l'Univers tout entier

Le jeudi 18 janvier, Jacques Chirac, sur proposition de la Fondation pour la mémoire de la Shoah présidée par Simone Veil, a rendu hommage, au nom de la Nation, aux Justes de France. Une cérémonie au Panthéon pour tous ces Justes, reconnus ou anonymes qui ont, avec la Résistance, incarné l'honneur de la France et la fidélité aux idéaux républicains pendant l'Occupation. Le terme de « Juste » vient du Talmud. Par définition, un Juste est celui qui a sauvé un juif sans être juif lui-même. On estime qu'aujourd'hui environ 2 700 Justes ont été identifiés en France grâce aux témoignages de ceux qui leur doivent la vie. En Isère, 52 personnes ont reçu cette distinction, ils sont trois dans notre région Sud-Grésivaudan.



Pour retrouver ces personnes, il faut d'abord faire appel à sa mémoire, ensuite contacter les gens sur le lieu du sauvetage. Très souvent, il s'agit de petits villages de province car ils étaient en dehors des routes. Les Cévennes, la Creuse ou encore la Corrèze comptent ainsi beaucoup de Justes. Un long travail de patience, de courage et de ténacité commence alors, en espérant que le Juste soit encore vivant ou qu'il n'ait pas déménagé. La plupart du temps, ce sont les enfants ou les petits-enfants qui sont retrouvés. La médaille et le diplôme sont décernés par l'Etat d'Israël.

Pour notre pays, les inscriptions sont, bien sûr, en français, mais également en hébreu. Cette distinction, décernée par le mémorial Yad Vashem de Jérusalem, est la seule distinction civile de l'Etat d'Israël avec la Médaille militaire. Outre ces « Justes parmi les Nations », de nombreux autres Français, individuellement ou dans le cadre de réseaux de sauvetage, de maisons d'enfants, d'institutions, ont caché et sauvé des Juifs de l'extermination, souvent à la demande d'ailleurs des réseaux d'organisations juives de combat ou de sauvetage.

LE TEXTE DE L'INSCRIPTION DANS LA CRYPTÉ AU PANTHÉON REPLACE L'ACTION DES JUSTES DANS L'HISTOIRE

« Sous la chape de haine et de nuit tombée sur la France dans les années d'occupation, des lumières, par milliers, refusèrent de s'éteindre. Nommés « Justes parmi les Nations » ou restés anonymes, des femmes et des hommes, de toutes origines et de toutes conditions, ont sauvé des Juifs des persécutions antisémites et des camps d'extermination. Bravant les risques encourus, ils ont incarné l'honneur de la France, ses valeurs de justice, de tolérance et d'humanité. »

Marie Reyne - La Sône

Marie Mauson naît en Ardèche en 1889 dans une famille protestante. Elle se marie dans les années 1910 et vient s'installer à La Sône. Son mari, Samuel Reyne, est mécanicien en chef à l'usine Cotton. Marie fait des travaux de couture et s'occupe d'enfants orphelins. Le couple n'aura pas de descendance. Veuve en janvier 1943, elle fait déjà partie d'un petit réseau de Résistance (le poste émetteur est caché dans le tas de pommes de terre) et a des contacts avec le pasteur Wesbhal, lui-même résistant s'occupant de la Cimade (association œcuménique créée en 1939 pour venir en aide aux personnes déplacées et regroupées dans les camps du sud de la France). La Cimade protégeait un mouvement appelé OSE (œuvre de secours aux enfants) qui était une œuvre juive. Elle dit alors au pasteur vouloir s'occuper d'enfants. A sa question : « Prendrez-vous des enfants juifs ? » Elle répond immédiatement par l'affirmative. Suzanna Czernak est native de Belgique. Son père est parti en Russie rejoindre ses parents (il n'en reviendra pas...), sa mère décède en 1943, elle se retrouve donc seule à Paris et décide de rejoindre un de ses oncles caché au Biviers, près de Grenoble. La petite orpheline de 9 ans arrive chez Marie en juillet 1943 avec...



Cela faisait des années que je ne mangeais quasiment rien, je n'avais pas grandi, mes dents n'avaient pas repoussé, j'avais eu des eczéma terribles. En arrivant chez Marie, j'avais envie de me battre, de vivre mais j'étais à la limite. C'est le docteur Victor Carrier qui m'a remise sur pied. Quand il m'a vu arriver, il a dit "Oh là, là, il y a affaire pour la petite !". Plus tard, Suzanna apprendra que le responsable de la Résistance à Saint-Marcellin a été abattu sur le pas de sa porte par la Gestapo. « Même si on voyait les bombardements du Vercors juste en face, je me suis tout de suite sentie en sécurité chez Marie et j'ai su que c'était le bon endroit. Je savais qu'il ne pouvait plus rien m'arriver. Tout le monde à La Sône savait qu'elle gardait des enfants juifs. Le maire de l'époque, M. Glénat, faisait de fausses cartes d'identité et d'alimentation. Mon nom « de guerre » était alors Suzanna Reyne. » A la fin du conflit, Marie et Suzanna sont obligées de quitter le logement de fonction qu'elles occupaient et partent sur Valence où Marie, sans revenus, a trouvé une place de lingère au Foyer de la jeune fille protestante. Suzanna ayant passé un demi-certificat d'études à Saint-Marcellin, entre au lycée de Valence. Le père de Marie demeure en Ardèche. Il est âgé et très malade. Elles le rejoignent à Saint-Pierre-ville. Entre-temps, la famille de Suzanna la retrouve, elle refuse de rentrer en Belgique, rencontre Maurice, neveu de Marie... et l'épouse. Elle devient officiellement Suzanna Reyne et aura deux enfants : Stella et Hugo. Marie décédera en 1981 et sera nommée Juste en juin 2001 lors d'une cérémonie à la mairie de Paris.

A propos de la commémoration du 18 janvier dernier Suzanna déclara : « J'ai trouvé que c'était admirable parce que l'on rendait justice à des Français dont on parlait peu et qui se sont quand même engagés dans des actions très dangereuses, souvent en toute innocence. Ses Justes ont fait leur devoir et M. Chirac leur a rendu un très bel hommage au travers d'un discours magistral. De même, Madame Simone Weil a été admirable dans le rôle qu'elle a joué dans cette affaire. Elle a offert quelque chose d'incalculable aux quatre enfants qui l'accompagnaient dans la crypte du Panthéon. Cela les a rendu encore plus français et

Blanche et Marius Glénat - Vinay

Un premier article avait déjà été réalisé par Catherine Ballester, notre collaboratrice, à propos de Blanche et Marius Glénat de Vinay (*Le Mémorial de l'Isère du 13 décembre 2002*) déclarés Justes en 2001. C'est au nom des ses arrière-grands-parents, décédés à cette date, que Philippe Doyon avait reçu le diplôme d'honneur grâce à une longue procédure entamée par Rachel Studnia qui, en 1944, avait été hébergée par le couple. La petite fille d'alors n'avait jamais oublié cette année passée à Vinay et, plus tard, voulu leur témoigner sa reconnaissance.

À la veille de l'acte éternel au Panthéon, nous l'avons contactée par téléphone. Voici ses mots.

« Je suis heureuse que l'on rende hommage à tous ces gens car, s'ils n'avaient pas été là, nous serions probablement dans les fours crématoires. M. et Mme Glénat étaient des personnes que j'ai adoré et qui ont été d'une extrême gentillesse. C'était comme si j'étais de leur famille, et d'ailleurs ils me considéraient comme telle. J'ai gardé des contacts avec eux jusqu'à leur mort. Pour la remise de cette distinction, j'ai choisi à dessein leur arrière-petit-fils qui avait lui-même cinq enfants, afin que cette belle histoire continue et soit transmise. Par contre, quand il a fallu monter le dossier, ce fut relativement difficile car il fallait retrouver des gens pour témoigner. Petit à petit, nous avons pu renouer des contacts avec des camarades de classe, des voisins... Si des Justes ne sont pas reconnus (aujourd'hui la plupart sont très âgés ou décédés), c'est aussi parce que certaines personnes éprouvent trop de souffrance à se retourner sur leur passé.

Si moi j'ai pu le faire, c'est que j'ai éprouvé du bonheur dans ces moments-là, ce qui ne fut pas le cas de tous. Mon père a été déporté en 1943 et, avec ma mère,

nous avons erré de ferme en ferme jusqu'à ce que nous trouvions celle des Glénat où je suis restée un an. A Vinay, j'ai découvert la campagne, les paysans, j'allais à l'église, je connaissais des prières et rien n'a été pour moi un traumatisme avec ces gens-là. Dans le village, les habitants savaient qui j'étais et personne n'a jamais rien dit. A la fin de la guerre, mes parents sont venus me chercher mais c'est à peine si je voulais repartir ! L'important, c'est qu'il reste une continuité avec les enfants, petits-enfants et même les villages. »

Marius Glénat est décédé le 25 mars 1974. Blanche, son épouse, le 10 octobre 1984.

Beaucoup d'émotion dans les propos de Rachel Studnia qui n'a pas oublié que sans ce couple, la petite fille juive qu'elle était n'aurait certainement pas échappé à la barbarie nazie. Un témoignage vibrant d'amour et d'humanité.

V. Cartiaux



Joséphine Boucher - Saint-Romans

Dans un grondement de mort, les avions à la croix gammée mitraillent sur leur passage le plateau de Presles, virent juste au-dessus de la maison de la famille Gauthier, plongent dans un hurlement effrayant de sirènes le long de la falaise de Barret, lâchent leurs bombes, redressent et recommencent leur sinistre manège.

Le petit garçon est sorti de la grotte où ses parents et lui-même se cachent depuis plusieurs jours. A part quelques résistants, quasiment personne ne sait qu'ils se sont réfugiés là. Les yeux grands ouverts, il regarde. Le spectacle se grave dans l'âme de l'enfant de 8 ans, indélébile. Chaque explosion le fait frissonner.

63 ans plus tard, Charles Smrodyni, ému que *Le Mémorial* s'intéresse à cette période de son passé, confie : « Je n'ai jamais oublié ces images ».

Lors d'un « pèlerinage », il y a environ trois ans, Charles, sans hésiter, a retrouvé l'emplacement exact du sentier aujourd'hui caché par la végétation, le sentier par où arrivait Odette, sa grande sœur de 16 ans. Chaque semaine, la nuit venue, Odette montait à pied de Saint-Romans pour leur apporter la nourriture que leur donnait Joséphine. Joséphine ? Joséphine Boucher, agricultrice aux Barillats à Saint-Romans. Un panier au bras et la peur au ventre, craignant à tout moment de tomber sur une patrouille : comment voulez-vous qu'Odette oublie ça ? Odette qui vit aujourd'hui à Jérusalem n'a rien oublié. Tout « ça » serait déjà trop lourd à porter pour un adulte. Alors, pour une gamine !

Odette ? Charles ? Ce n'est pas ainsi que leurs parents les appelaient « avant ». Odette et Charles, ce sont des prénoms « de circonstance ». Les vrais sonnent trop... juif. Donc trop dangereux à porter à cette époque où l'Allemagne nazie a mis l'Europe à feu et à sang.

Heureusement, M. Roux, maire de Saint-Romans, est venu les prévenir : « Partez tout de suite, vous avez été dénoncés. Des familles juives ont déjà été embarquées par les Allemands. Vous, c'est pour demain matin ».

En ces années de guerre, où pas mal de personnes se sont révélées être de parfaits salopards, pas mal d'autres prouvèrent qu'ils étaient de braves types.

Après plusieurs mois d'une interminable fuite en avant pour se tenir à distance de l'occupant, la famille Smrodyni s'est crue en sécurité en « zone libre ». Occupée, ils durent une nouvelle fois s'enfuir. Depuis quelques mois, ils avaient trouvé refuge à Saint-Romans. Jusque-là, ils avaient franchement manqué de chance : après avoir fui les persécutions en Pologne, après avoir réussi à gagner la Palestine (l'Etat d'Israël n'existait pas encore), ils étaient littéralement venus se jeter dans la gueule du loup en 38, en revenant à Paris ! Vraiment pas de chance.

A Saint-Romans, Szmul, ébéniste de métier, s'est fait embaucher clandestinement comme ouvrier menuisier chez Alben Brunet. Odette, née en France en 1927, a la nationalité française, grâce à la « loi du sol » aujourd'hui disparue. Szmul et Nauma l'imaginent moins en danger qu'eux. N'a-t-elle pas une carte d'identité française ? Alors le père et la mère pensent, le cœur déchiré, qu'il vaut mieux qu'elle reste en bas, à la ferme du hameau des Barillats. Elle y sera en sécurité. « Comme ça, si nous sommes pris, elle au moins... ». Joséphine Boucher qui élevait seule Jeanne, sa grande de sept ans, et le petit Paul, alors âgé de trois ans,

puisque son mari était prisonnier, la prend sous sa protection. Elle décide de nourrir les fugitifs. En août 44, tenaillés par la peur de se faire prendre, après avoir plusieurs fois changé de cache, ils arrivent dans cet « abri d'infortune », à peine une grotte, perdue dans les bois, dans la montagne en-dessus de Presles. Et durant toutes ces interminables semaines, Joséphine remplissait le panier qu'Odette montait à Presles. Et cela dura, dura... jusqu'à ce que les Allemands soient enfin chassés. Alors les Smrodyni sortirent de la clandestinité. Charles retourna quelques jours à l'école de Saint-Romans, aujourd'hui disparue, puis toute la famille regagna Paris.

Fin ? Non, c'est là que tout commence.

« Loin des yeux, mais pas loin du cœur. » Les Smrodyni n'ont jamais oublié la famille Boucher. Des années et des années durant, le père Noël vint d'Israël ! Pour les enfants de Joséphine, puis pour ses petits-enfants.

Odette, si longtemps protégée par Joséphine, voulut qu'un hommage officiel lui soit rendu, elle voulut que son courage et son humanité soient publiquement reconnus et honorés. Alors elle entreprit les démarches pour qu'elle soit élevée au rang de « Justes de l'Humanité ».

La cérémonie eut lieu à Saint-Romans le 5 mars 1989. Une cérémonie émouvante, nous confiera Josette Marrel, alors conseillère municipale. L'honneur revint à Jean-Claude Matras, premier magistrat de la commune, de faire le discours officiel. Et puis les choses tombèrent lentement dans l'oubli.

La gazette locale relatant l'événement a disparu, à la grande déception de Charles, venu à la mairie se la procurer.

Il aura fallu que le président de la République organise une grande cérémonie au Panthéon pour que cet épisode de notre vie locale refasse « la une ». Actualité ?

Devoir de Mémoire plutôt.

J. Talon

